

T 303, 11

Les Trois fils du meunier

Il était une fois un meunier et une meunière ayant peu de *pratiques*. Elle dit :

— Mari, va à la pêche prendre du poisson pour *nout* dîner.

— Comment veux-tu, il n'y a ni poisson, ni diable, ni rien.

— *Te m'ennuies.*

[.....]

— J'y *vas* toujours !

Il donne un coup de filet. Au premier, il prend un petit poisson, le roi des poissons.

— Meunier, laisse-moi aller. Tu prendras du poisson, tout ce que tu voudras.

Le meunier, surpris, le laisse aller. Au deuxième coup, il prend beaucoup de poissons.

Il y avait une fausse rivière. Il y mettait le poisson, tant il en prenait. Il prend les trois plus gros et rentre.

— *Te l'as volé ?* dit sa femme.

— Oh ! non.

— C'est pas vrai.

Elle se fâche.

— Non, j'ai pris d'abord un petit poisson, etc.

— Pourquoi l'as-tu pas apporté ?

— Parce que j'aimais mieux prendre du poisson.

— Une autre fois, tu le rapporteras.

Le meunier fait vendre son poisson dans les villes et retourne pêcher. Au premier coup de filet, [il prend] encore le roi [des poissons] qui dit :

— Laisse-moi aller comme l'autre fois.

— Ma femme veut te voir.

— Ah ! les femmes ont la tête du diable¹.

Il le laisse, emporte le poisson.

— *Te l'as volé.*

— Je l'ai pris ; le petit etc. Je l'ai lâché.

— Imbécile ! T'écoutes pas ta femme.

— Dis ren, une autre fois, tu l'auras.

Encore, il vend [son] poisson au marché. [Il gagne] beaucoup d'or. Rentré chez lui après quelques jours, [2] il retourne pêcher. [Au premier] coup de filet, il prend le roi des poissons.

— Laisse-moi aller, *t'en feras* ta fortune.

— Non, ma femme...

— Ta femme veut me manger. Eh bien ! tu prendras ma queue, tu la planteras dans le jardin. Il poussera un rosier avec trois roses au faite. Ta femme *viendra-t-enceinte* de trois garçons marqués du soleil ; ta jument fera trois poulains marqués de la lune, ta chienne fera

¹ *C'est aussi le titre d'un conte* : Pourquoi les femmes ont la tête du diable T 1169 dont M. a publié deux versions dans RTP, II, 1887, p. 62-63.

trois chiens marqués de l'étoile et bêtes [les] plus féroces de...². Tu mettras ma tête dans ton armoire et il poussera trois *damas*³ qui couperont à dix lieues la ronde. Tu mangeras, toi et ta femme, mon corps.

Au bout de quelque temps, la femme fait des jumeaux qu'on pouvait pas distinguer, marqués [du] soleil, la jument, des chevaux, etc.

Au bout de quelque temps, les enfants allaient à l'école, (Le roi des poissons avait dit : — Quand tes trois garçons seront malades, les fleurs *flatriront* ; s'ils mouraient, les fleurs tomberaient) s'instruisaient bien. Au bout de quinze à seize ans, l'aîné dit :

— Je veux voyager.

— Comment, tu peux aller ici te distraire partout.

— Ca fait rien.

— Eh bien ! prends ton chien, ton cheval, ton damas, ton or et ton argent, va à la ville de Batafia où *qu'on tue les mouches à coups de poing*. Marche !

[3] Arrivé à l'hôtel de la Boule d'or, tout le monde était en deuil.

— Pourquoi ?

— Il faut donner à la bête à sept têtes chaque année une fille pucelle et c'est le tour de la princesse.

— Comment le roi avec ses troupes [...] ?

— Pas moyen.

— A quelle heure doit-elle être dévorée ?

— A huit heures. Rendez-vous dans la forêt.

Il fait donner à manger au chien, au cheval, s'arme et y part. On attendait la princesse. Il la voit venir, habillée de noir.

— Bonjour, mademoiselle.

— Bonjour, monsieur.

— Vous avez l'air triste.

— Hélas ! [je vais être] dévorée par la bête à sept têtes.

— Je vais essayer de vous sauver.

— Oh ! monsieur [c'est] inutile. Vous serez perdu.

— Soyez tranquille, mon chien m'aidera.

Il la monte sur son cheval, l'attache après lui avec une ceinture. Ils entrent plus avant dans le bois et entendent les hurlements, arrivent près de la bête.

— Ver de terre, poussière de mes mains, ombre de mes moustaches, [4] que veux-tu ? Je ferai un bon repas.

— Prends garde à toi !

Le combat dura quatre heures. Chaque coup de damas [la] blessait. Il abattit quatre des têtes. Elle demanda quartier au lendemain matin, six heures.

— Mademoiselle, vous voyez que nous serons vainqueurs.

Il tire des habits de demoiselle dedans son portemanteau.

— Prenez-les pour rentrer à l'hôtel.

Ils commandent à déjeuner. Personne ne la reconnaissait.

² Ici un mot illisible. P. a noté sur la fiche ATP : de l'univers. Dans le texte qu'il a publié, il a laissé cependant de côté ces mots de même que chiens féroces.

³ De Damas (lame en acier très fin) P. Delarue.

Le lendemain, ils repartent pour la forêt. Elle reprend ses habits noirs, remonte à cheval. La bête arrive, furieuse. Le combat dura cinq heures. Il abattit les trois autres têtes et la tue. La princesse se mit à rire, le remercia et lui dit :

— Épousez-moi, si vous le voulez.

— J'accepte votre main, mais je ne peux me marier avant un an et un jour. J'ai un voyage à faire.

Elle lui remit un anneau et son mouchoir marqué. Il prend les sept langues et les met dans le foulard et il la conduit en lui disant au revoir [et de l'] attendre un an et un jour.

Avant de sortir du bois, elle rencontre trois charbonniers.

— D'où venez-vous ?

— De me faire dévorer par la bête à sept têtes.

— Comment, si belle demoiselle, comment avez-vous pu échapper ?

— Elle est morte.

Le plus vieux charbonnier [5] dit :

— Conduisez-nous vers elle et dites que c'est nous qui l'a tuée, ou nous vous tuons.

Elle les conduit. Ils coupent les sept têtes et les mettent dans une *sacquée* de charbonnier. La princesse les conduit tous trois au palais. Le roi [est] surpris de la voir.

— Voilà les trois hommes qui l'ont tuée.

Et ils montrèrent les sept têtes. Le roi fit bien recevoir les charbonniers, [les fit] habiller proprement. Le roi dit :

— Ma fille, il faut te marier avec l'un d'eux.

— Je veux bien, mais pas avant un an et un jour car je suis trop jeune.

Ils étaient heureux à la cour.

Au bout d'un an, le roi dit :

— Voilà le moment arrivé.

Mais le jeune homme arrive à l'hôtel de la B[oule d'or], au bout d'un an et un jour.

— Bonjour, messieurs.

— Bonjour, monsieur.

— D'où vient donc cette réjouissance ?

— Ah ! Il y a un an et un jour, trois charbonniers ont tué la bête à sept têtes [et] sauvé la fille du roi.

Le lendemain, le jeune homme dit à son chien :

— Mon chien, apporte-moi les trois plus beaux présents de *sur* la table du roi.

Le chien part, rien ne l'arrête, devant le palais. Il prend les trois plus jolis présents et repart. On se met à la poursuite du chien. Les soldats arrivent à l'hôtel.

— Y a-t-il ici un monsieur ayant un chien marqué d'une étoile ? Faites-le descendre !

— Qu'on monte !

Les soldats veulent le descendre, mais son chien les jette par la fenêtre.

— Mon chien, laisse seulement le dernier pour rendre réponse⁴ au roi où *que* les autres sont⁵ [6] passés.

— Sire, le chien a tout détruit la troupe.

Il commande la cavalerie, l'artillerie pour faire feu sur l'hôtel de la Boule d'or, mais le chien parait les balles. Il n'en reste qu'un pour rendre [réponse] au roi où [...] ⁶

La princesse dit à son père :

⁴ =: *informer*.

⁵ Sont est le dernier mot du f. 5. En dessous, M. a tiré un trait et a noté : Mon chien va aussi vite que le vent.

⁶ *Lacune*.

— Tu vois que ce chien est plus dangereux que la bête à sept têtes, il faut mieux que tu te soumettes.

— C'est bien dur de se soumettre.

— Si, papa.

Il y va, prend sa voiture et se dirige à l'hôtel, demande à parler au monsieur qui était en haut. La princesse y était aussi et elle reconnut son sauveur sans rien dire.

On invita le jeune homme au palais et il y alla à cheval, suivi de son chien, suivant la voiture. Arrivés au palais, le repas. Le jeune homme dit au roi :

— Sire, donnez-moi les meilleurs de vos soldats.

Le repas terminé, chacun contait son histoire. Les charbonniers disent :

— Nous avons eu du mal, les généraux aussi, pour [tuer] la bête à sept têtes.

Le jeune homme entendait et dit aussi :

— Messieurs, comment ont fait ces charbonniers avec leur outil ?

[.....]

— Et la preuve ?

— Allez chercher les sept têtes qu'on a conservées.

[.....]

— Oui, [mais] ces sept têtes doivent avoir sept langues.

Il avait au doigt l'anneau de la princesse.

— Où sont les sept langues ?

Il sort le foulard marqué avec les sept langues et se fait connaître.

[.....]

— Oui, papa.

Elle raconte tout. Un des charbonniers veut sortir. On l'arrête. On fait un grand feu dans la cour et ils furent brûlés.

Le roi reconnut le jeune homme comme un prince. Pour se marier, il envoya demander chez ses parents leur consentement. Les frères furent contents.

Quelque temps après, il demanda à aller se promener. On lui dit :

— Nous avons un château pas loin d'ici.

Il y alla. Le soir, se promenant avec la princesse sur leur balcon :

— Qu'est-ce que ce château-là ?

— C'est un château habité par les fées et ceux qui y vont en reviennent jamais.

Une fois couché près de sa femme, il se lève, se glisse avec son chien, son cheval et son damas et va vers le château. Il trouve une vieille femme portière.

— Bonsoir, madame.

— Bonsoir, monsieur.

— Est-il permis d'entrer ?

— Oui, mais attachez vot' chien avec un de mes cheveux.

Ce cheveu était gros comme une poutre, mais le paraissait pas. Une fois le chien attaché, il entre sur un pont où elle le⁷ fait basculer et [il] perd la vie.

Le lendemain matin, le meunier et sa famille voient une rose, tombée auprès du rosier. Le plus vieux des deux frères dit :

— Faut que j'aille chercher mon frère en vie ou mort.

Il prend son or, son argent, son chien, son cheval, son damas, *marche aujourd'hui, si on tombe pas du pied...*⁸ [7] Il se dirige vers Batafia. Il y avait déjà deux jours qu'on cherchait le prince disparu dans la nuit.

⁷ Ms : il fait la basculer = ...

On avait promis récompense à qui le trouverait.

Il arrive près de la ville, rencontre un vieillard.

— Bonjour, prince.

— Bonjour, monsieur.

— Je crois ne pas me tromper : vous êtes le fils du meunier ?

— Oui.

— Vous avez laissé vot' femme au château.

— Oui, c'est vrai, je suis un chasseur égaré.

— Eh bien, je suis à votre recherche, et bien d'autres, [pour] gagner une récompense.

— Conduisez-moi à la cour.

— Soit.

Il le mène à la cour. Le roi se jette en ses bras.

— Ah ! mon fils, comment avez-vous pu quitter votre femme ?

— Oui, je l'ai quittée pour aller à l'affût.

— Eh bien, voulez-vous rester ici.

On retourne au château. On l'y conduit. La princesse se jette dans ses bras, le prend pour son mari.

(Il avait compris ce que le vieillard avait dit.) Il explique qu'il est allé à l'affût, etc.

Le soir arrive. Ils se promènent tous deux sur le balcon.

— Quel est ce château illuminé ?

— Je te [l']ai dit l'autre jour : [c'est] le château des fées. Ceux qui y allaient, etc. jamais. J'avais peur que tu y sois allé.

Et il se dit en lui-même : « Je crois bien que mon frère est là ! »

Le soir, il se couche, se glisse hors du lit, [prend] son chien, son cheval, son damas et va au château. [Il trouve] une vieille femme ; (comme l'autre fois,)⁹ il attache son chien¹⁰. Une fois attaché, c'était une chaîne en fer, grosse comme une poutre. Il entre dans le château, [monte sur] le pont à bascule, tombe et se détruit.

Le lendemain, le meunier va dans le jardin, voit une autre rose par terre.

— Not' fils est mort !

— Père, dit le troisième [fils], je pars pour trouver mes frères en vie ou morts.

— Nous aurons donc plus d'enfant !

Il [...]¹¹ son or, son argent, son chien, son cheval, son damas, va vers Batafia où il savait son frère marié. Près de la ville, il rencontre une vieille femme.

— Bonjour, prince.

— Bonjour, madame.

— Voilà deux fois qu'on vous cherche. (Il comprend qu'on le prend pour son frère.)

Bonne récompense à qui vous ramènera. Si vous le voulez, je la gagnerai.

Il consent à [8] se laisser conduire à la cour. Arrivés, le roi se jette en ses bras :

— Ah ! mon fils, êtes-vous mécontent de votre femme ? Pour le deuxième fois, vous l'avez quittée ?

— J'ai voulu aller à l'affût ; [je me suis] égaré.

— Prenez les chasseurs et les piqueurs une autre fois.

— Au palais, v'êtes triste¹² ?

⁸ P. Delarue n'a repris cette formule dans la version qu'il a publiée.

⁹ Les parenthèses sont de Millien

¹⁰ Ms: attacher chien.

¹¹ Mot illisible = prend.

— Non, c'est ma pauvre femme qui est inquiète. [Votre femme] est là-bas au château. Nous la ferons venir ou, si vous voulez aller l'y rejoindre.

Il va donc, conduit au château. [Sa femme] se jette en ses bras en pleurs.

— Mon mari, vous n'êtes donc pas content de moi ? Vous avez quelque chose [...] ?

— Oh ! non. Je suis amateur de l'affût.

Le soir, en se promenant :

— Qu'est-ce que château-là, si brillant ?

— Mon mari, c'est la troisième fois que je te [le]dis, etc.

Il se dit : « C'est là que sont mes deux frères ! »

Et la nuit, il se glisse du lit, prend chien, cheval, damas et se dirige *au* château. Il rencontre près du château une vieille femme. C'était une fée, fâchée avec les fées de ce château.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur.

— Où allez-vous ?

— Je n'en sais rien ; je cherche mes deux frères.

Elle dit :

— Vos deux frères sont morts : les fleurs du rosier vous l'ont appris. Mais voilà une fiole. [Ce château] est habité par des fées. Il y a une vieille fée à la porte, elle voudra [vous] faire attacher vot' chien avec un de ses cheveux. Ce cheveu est une chaîne en fer qui ne paraît pas plus grosse qu'un cheveu. Prenez votre sabre et faites-la passer devant vous, car [il y a un] pont à bascule.

[9] Il le fait. Avec l'eau de la fiole, il y avait une plume.

— Ne laissez aucune personne sans lui passer la plume sur les lèvres ainsi qu'aux chevaux. Si la vieille fée ne veut pas de bon gré, maniez-la du sabre.

Il arrive, voit la vieille.

— Bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur.

— Peut-on visiter le château ?

— Oui, mais attachez votre chien, etc.

[.....]

— Conne, garce, file devant moi ! Mes deux frères sont là. T'as trouvé ton maître !

Il tape dessus de son sabre. Elle marche enfin.

— Mène-moi vers mes frères !

Elle le conduit dans le souterrain. Il prend sa fiole, passe la plume sur les lèvres de tous ceux qui étaient là-dedans enchantés : princes, ducs, généraux. Puis on fit signer aux fées¹³ de ne plus habiter le château. Puis tout le monde sortit et partit pour le château [du roi].

La princesse voit le plus jeune des trois marqué du soleil :

— Voilà mon mari et l'embrasse.

Lui, répond :

— Princesse, je vous connais pas.

Elle voit le cadet, l'embrasse.

— C'est pas moi.

¹² Ms : Au palais on v'êtes triste : *hésitation du conteur entre on et vous ? Cette phrase et les suivantes séparées par des tirets sont parfaitement lisibles mais aussi passablement incohérentes. On observera que P. Delarue a publié ce passage ainsi : —Mais où est ma femme ? — Elle est là-bas au château où elle vous attend, bien inquiète. Dépêchez-vous de la rejoindre.*

¹³ = l'engagement.

Enfin, elle voit le troisième, l'embrasse.

— Oui, c'est moi, ton mari.

— Mais comment m'as-tu laissée ? J'ai pris les deux autres pour toi, marqués du soleil.

— Ce sont mes deux frères et voici celui qui m'a sauvé de l'esclavage du château des fées.

Puis on se rejoint.

Le lendemain matin, le meunier va dans le jardin, voit les trois roses brillantes sur le rosier.

On écrivit au meunier et à la meunière pour venir dans la ville de Batafia.

Tout le monde s'y rendit et on raconta tout au roi qui ne reconnaissait pas son gendre dans les trois frères.

Le meunier et la meunière arrivent. Une grande joie [règne] dans la ville. Tout sur les tables : *couchons roûtis* [avec] moutarde sous la queue.

Recueilli s.l.n.d. auprès de Bonaventure Bernon, né le 14 juillet 1820 à Arthel, [ÉC : Bonaventure, né 11/07/1820 à Nevers, marié le 17/11/1851, résidant à Prémery, maçon lors de son mariage, puis cultivateur au recensement de 1891]. Titre original : Le Roi des poissons ou la Bête à sept têtes¹⁴. Arch., Ms 55/7. Feuille volante Bernon/3 (1-9).

Marque de transcription de P. Delarue.

Publié par P. Delarue : Borzoï Book, The Miller's Three Sons, I, 24, p. 187 ; Von Prinzen, ..., Märchen..., 1956, p. 82-95 ; Catalogue, p.147-149 (version résumée). Attribué à Bonaventure Bertrand

Texte publié par P. Delarue

Il était une fois un meunier et une meunière qui n'avaient guère de pratiques.

Un jour qu'il n'y avait pas grand'chose à manger dans la maison, la meunière dit à son mari :

— Va donc pêcher dans le bief du moulin, et tu nous rapporteras du poisson pour notre dîner.

— Comment veux-tu que je prenne du poisson ; tu sais bien qu'il n'y a ni poisson ni diable, ni rien dans toute la rivière.

— Tu m'ennuies. Il me faut du poisson pour le dîner.

— Alors, j'y vais toujours.

Le meunier jette un coup de filet dans le bief et il ramène un tout petit poisson. C'était le roi des poissons qui lui dit :

— Meunier, laisse-moi aller, et tu prendras du poisson autant que tu voudras.

¹⁴ Toutes ces indications sont notées à part au crayon sur le feuillet 10.

Le meunier bien surpris rejeta le poisson à l'eau. Puis il lance à nouveau son filet et le ramène plein ; il continue et il en est de même à tous les coups. Il a tellement de poisson qu'il en met en réserve dans une fausse-rivière et ne conserve que les trois plus gros qu'il rapporte à sa femme.

Celle-ci est bien surprise :

— C'est du poisson que tu as volé, dit-elle.

— Oh ! non, je l'ai pris dans le bief du moulin.

Elle se fâche :

— Comment as-tu pu y prendre du poisson ? Tu sais bien qu'il n'y a ni poisson ni diable, ni rien dans toute la rivière.

— Eh bien ! j'vais t'expliquer.

Et le meunier raconte à sa femme ce qui lui est arrivé avec le Roi des Poissons.

— C'est ce petit poisson-là que j'aurais voulu, dit la femme. Une autre fois tu me l'apporteras.

Le meunier vend tout le poisson de la réserve dans les villes, et ça lui rapporte beaucoup d'argent. Puis il retourne pêcher au même endroit. Au premier coup de filet, il ramène encore le Roi des Poissons qui lui dit :

— Meunier, laisse-moi encore aller, et tu prendras encore du poisson autant que tu en voudras.

— Je ne peux pas. Ma femme veut te voir.

— Ah ! les femmes ont la tête du diable. Il ne faut pas l'écouter.

Le meunier rejette le poisson à l'eau. Et après il prend beaucoup de poisson comme la première fois, en garde trois pour les rapporter à sa femme et met le reste dans sa réserve.

Sa femme est encore bien surprise :

— C'est du poisson que tu as volé.

— Oh ! non, je l'ai pris dans le bief du moulin.

Elle se fâche :

— Ce n'est pas vrai ; tu sais bien qu'il n'y a ni poisson ni diable, ni rien dans toute la rivière.

Alors il lui raconte qu'il a encore pris le Roi des Poissons et l'a rejeté pour faire une bonne pêche.

— Imbécile ! Tu n'écoutes pas ta femme, lui dit-elle en colère. C'est ce petit poisson-là que j'aurais voulu, et pas un autre.

— Ne te fâche pas. Une autre fois tu l'auras.

Le meunier vend tout le poisson dans les marchés et ça lui rapporte beaucoup d'argent. Ensuite il retourne pêcher au même endroit ; et au premier coup de filet, il ramène le Roi des Poissons qui lui dit :

— Meunier, laisse-moi aller, et tu prendras encore du poisson autant que tu voudras. Tu en feras ta fortune.

— Cette fois, je ne peux pas. Ma femme veut te manger.

— Ah ! les femmes ont la tête du diable. Eh bien ! puisque la tienne veut me manger, écoute-moi bien et fais ce que je vais te dire. Toi et ta femme, vous mangerez mon corps, et ta femme accouchera de trois garçons marqués d'un soleil au front. Tu partageras mes arêtes entre ta jument et ta chienne ; tu auras trois poulains marqués d'une lune, et ta chienne aura trois chiens marqués d'une étoile. Tu mettras ma tête dans une armoire et il y viendra trois lames de damas qui couperont à dix lieues à la ronde. Tu planteras ma queue dans ton jardin, et il poussera un rosier avec trois roses ; si un de tes garçons devient malade, sa rose flétrira, s'il meurt, sa rose tombera.

Le meunier fait comme le Roi des Poissons lui avait dit. Et au bout de quelque temps sa femme a trois jumeaux marqués d'un soleil et tellement semblables qu'on ne pouvait pas

les distinguer ; sa jument a trois poulains marqués d'une lune ; sa chienne trois chiens féroces marqués d'une étoile. Dans son armoire, il trouve trois lames de Damas qui coupent à dix lieues à la ronde, et dans son jardin un rosier avec trois belles roses.

Quand les enfants sont en âge, ils vont à l'école où ils travaillent très bien et ils deviennent très instruits.

Quand ils ont quinze ou seize ans, l'aîné des trois dit :

— Je veux voyager dans le monde.

— Comment veux-tu partir, répond son père ; alors qu'ici tu peux te distraire comme tu veux ?

— Cela ne fait rien, je veux m'en aller.

— Eh bien ! prends un cheval, un chien, une lame de Damas qui coupe à dix lieues à la ronde, de l'or, de l'argent ; et vas à la ville de Batafia où on tue les mouches à coups de poing.

Le jeune homme se met en route et marche longtemps. Il arrive dans une ville où tout le monde était en deuil. Il descend à l'hôtel de la Boule d'Or et demande :

— Pourquoi les gens sont-ils tous tristes et habillés en noir ?

— Il y a dans les bois une Bête à Sept Têtes et tous les ans à pareille époque, il faut lui donner une fille pucelle à manger. Et cette année c'est le tour de la Fille du roi.

— À quelle heure doit-elle être dévorée ?

— Elle doit se trouver à huit heures dans la forêt où la Bête viendra la prendre.

Le lendemain matin, le jeune homme fait donner à manger à son cheval et à son chien, et prend son épée qui coupe à dix lieues à la ronde. Il arrive de bonne heure à l'entrée de la forêt et attend la princesse. Bientôt il la voit venir toute seule, habillée de noir.

— Bonjour, Mademoiselle !

— Bonjour, Monsieur.

— Vous avez l'air bien triste.

— Hélas ! je vais être dévorée tout à l'heure par la Bête à Sept Têtes.

— Eh bien ! je vais essayer de vous sauver.

— Oh ! Monsieur, c'est inutile. Vous seriez perdu.

— Soyez tranquille, mon chien m'aidera.

Il monte la princesse sur son cheval et l'attache derrière lui avec une ceinture. Ils entrent plus avant dans le bois et bientôt ils entendent des hurlements et des craquements d'arbres. La bête arrive.

— Ver de terre, poussière de mes mains, ombre de ma moustache, que veux-tu ? dit la Bête au jeune homme.

— Je veux t'empêcher de dévorer la princesse.

— Bon, au lieu d'une personne, j'en mangerai deux. Je vais faire un bon repas.

— Prends garde à toi.

Et le combat commence. Chaque coup de lame de Damas blessait la bête. Au bout de quatre heures, le jeune homme a coupé quatre têtes. La Bête demande qu'on lui fasse quartier jusqu'au lendemain à huit heures.

— Mademoiselle, vous voyez que nous serons vainqueurs, dit le jeune homme à la princesse.

Il tire du portemanteau de sa selle des habits de demoiselle et les lui donne :

— Prenez-les pour rentrer à l'hôtel.

Ils rentrent tous les deux, commandent à dîner. Personne ne les reconnaît.

Le lendemain, ils repartent pour la forêt, la princesse reprend ses habits noirs et remonte à cheval. La bête arrive furieuse et le combat reprend. Au bout de cinq heures, les autres têtes sont abattues et la Bête est morte. La princesse se met à rire, remercie le jeune homme et lui dit :

— Et maintenant, épousez-moi si vous voulez.

— J'accepte votre main, mais je dois continuer mon voyage et je ne pourrai vous épouser avant un an et un jour.

Alors la fille du roi lui donne un anneau et un foulard, tous les deux marqués à son nom. Le jeune homme met l'anneau à son doigt. Puis il coupe les sept langues des sept têtes, les enveloppe dans le foulard et met le tout dans sa poche.

Les deux jeunes gens se séparent et la princesse reprend le chemin de la ville. Avant de sortir du bois, elle rencontre trois charbonniers :

— D'où venez-vous, belle demoiselle ?

— Je suis la fille du roi qui devait être dévorée par la Bête à Sept têtes. Mais un beau cavalier m'a délivrée et je rentre chez mon père.

— Comment a-t-il pu vous sauver ?

— Il s'est battu avec la Bête, lui a coupé ses sept têtes et elle est morte.

— Conduisez-nous vers le corps de la Bête.

La princesse conduit les charbonniers qui ramassent les sept têtes et les mettent dans un sac à charbon.

— Et maintenant, dit le plus vieux, conduisez-nous vers votre père et dites-lui que c'est nous qui vous avons délivrée, sinon nous vous tuons.

La princesse les amène tous les trois au palais. Le roi est bien surpris et bien heureux de retrouver sa fille. Elle lui montre les trois charbonniers...

— Voilà, dit-elle, les trois hommes qui m'ont sauvée.

Et les charbonniers montrent les sept têtes de la bête. Le roi reçoit très bien les trois hommes, les fait nettoyer et habiller convenablement.

— Ma fille, dit le Roi, il faut te marier avec un des trois.

— Je veux bien, dit la fille, mais comme je me trouve trop jeune, j'attendrai encore un an et un jour.

Les charbonniers s'installent dans le palais du roi, sont bien logés, vivent bien et se trouvent très heureux. Au bout d'un an, le roi dit :

— Voilà le moment venu. Nous allons préparer le mariage.

Mais le jeune homme revient dans la ville de Batafia au bout d'un an et un jour et descend encore à l'Hôtel de la Boule d'Or ; il trouve tout le monde en joie, et faisant des préparatifs de fête.

— Pourquoi toutes ces réjouissances ? demande-t-il.

— C'est qu'il y a un an et un jour, trois charbonniers ont tué la Bête à Sept Têtes et sauvé la fille du roi. L'un d'eux va se marier avec elle, et tout le monde se prépare pour les fêtes de la noce.

Le lendemain le jeune homme dit à son chien :

— Mon chien, va dans la chambre du roi et apporte-moi les trois plus beaux présents de noces qui sont sur la table.

Le chien y va aussi vite que le vent ; personne ne peut l'arrêter devant le palais du roi. Il entre, prend les trois plus beaux présents et les rapporte à son maître. Mais les soldats de garde se mettent à sa poursuite et arrivent à l'hôtel.

— N'y a-t-il pas ici, demandent-ils, un Monsieur ayant un chien marqué d'une étoile ?

— Si.

— Eh bien ! faites-le descendre tout de suite.

On fait la commission au jeune homme.

— Je ne descends pas, dit-il, qu'ils montent s'ils désirent me voir.

Les soldats montent dans sa chambre, mais le chien les jette par la fenêtre à mesure qu'ils entrent.

— Mon chien, lui dit son maître, laisse seulement le dernier pour qu'il dise à son maître où les autres sont passés.

Quand le roi apprend cela, il commande de la cavalerie et de l'artillerie pour attaquer l'Hôtel de la Boule d'Or et le démolir à coups de canon. Mais le chien les arrête ; il pare avec son corps les balles et les boulets, puis il se jette sur les soldats et n'en laisse qu'un pour qu'il puisse rendre compte de la bataille au roi, son maître.

La princesse dit à son père :

— Tu vois bien que ce chien est plus dangereux que la Bête à Sept Têtes. Il vaut mieux t'entendre avec son maître.

— Il est bien dur de se soumettre pour un roi.

— Papa, il faut y aller.

Le roi et sa fille se rendent à l'Hôtel en voiture et demandent à parler au possesseur du chien. Ils montent chez le jeune homme et la princesse reconnaît aussitôt son sauveur, mais ne dit pas un mot. Le roi invite son vainqueur à venir à la cour et ils s'y rendent ensemble, le jeune homme suivant la voiture à cheval, accompagné de son chien. On donne un grand repas où on invite les charbonniers, les généraux et tous les grands personnages de la cour. Le festin terminé chacun raconte son histoire. Quand c'est le tour des charbonniers, ils racontent combien ils eurent du mal pour abattre la Bête à Sept Têtes. Alors le jeune homme, qui n'avait encore rien dit, se moque d'eux :

— Mais comment avez-vous fait pour la tuer avec vos outils de charbonnier ?

Alors les charbonniers vexés, disent qu'ils ont bien tué la bête, la preuve c'est qu'ils ont rapporté les sept têtes que l'on a conservées dans un sac.

— Qu'on aille les chercher, dit le jeune homme.

Et quand elles sont apportées :

— Mais ces sept têtes devaient avoir sept langues. Que sont-elles devenues ?

Les charbonniers sont bien embarrassés. Alors le jeune homme sort de sa poche le foulard marqué au nom de la princesse, l'écarte et fait voir les sept langues. Puis il montre la bague qu'il porte au doigt.

— Princesse, dit-il, n'avez-vous rien à dire ?

— Papa, dit la princesse, c'est lui mon sauveur.

Et elle raconte tout ce qui s'est passé. Alors les charbonniers veulent sortir, mais on les arrête, on fait un grand feu dans la cour et on les jette dedans.

*

Le roi reconnaît le jeune homme comme un prince. Il envoie demander le consentement du meunier et de la meunière pour le mariage. Les parents et les deux frères du jeune homme sont bien contents. Et le mariage se fait.

Quelque temps après, les deux époux se rendent dans un château du roi, aux environs de Batafia. Le premier soir, comme ils prenaient le frais sur un balcon, à la tombée du jour, le jeune marié montre à sa femme un beau château tout illuminé qui se dressait au milieu des grands bois.

— Quel est donc ce château ? dit-il.

— C'est un château habité par les fées. Ceux qui y vont n'en reviennent jamais.

Il ne dit rien. Mais une fois couché avec sa femme, il se lève sans bruit, prend sa lame de Damas, se glisse dehors et part avec son cheval et son chien. Il se dirige vers le château. Il trouve devant l'entrée une vieille femme qui faisait la portière.

— Bonsoir, Madame.

— Bonsoir, Monsieur.

— Est-il permis d'entrer dans ce château ?

— Oui, mais attachez d'abord votre chien avec un de mes cheveux.

Ce cheveu était fin comme les autres cheveux, mais résistant comme une chaîne de fer. Une fois le chien attaché, la vieille fée portière invite le jeune homme à entrer ; il s'engage sur un pont qui bascule et il tombe dans un gouffre où il perd la vie.

Le lendemain matin, quand le meunier et sa femme vont au jardin, ils voient une rose tombée à terre au pied du rosier. Le plus vieux des deux frères dit :

— Il faut que j'aille chercher mon frère, mort ou en vie.

Il prend sa lame de Damas, de l'or, de l'argent et part avec son cheval et son chien. Il marche bien vite se dirigeant vers Batafia où il savait que son frère s'était marié. Il y avait déjà quelques jours qu'on cherchait le prince disparu dans la nuit, et on avait promis une récompense à qui le trouverait. Le fils du meunier arrive aux abords de la ville et rencontre un vieillard.

— Bonjour, prince, dit celui-ci.

— Bonjour, Monsieur.

— Je ne crois pas me tromper, vous êtes bien le fils du meunier qui a épousé la fille du roi, je vous reconnais au soleil marqué sur votre front.

— Oui, répond le jeune homme, qui se rend compte qu'on le prend pour son frère.

— Vous avez laissé votre femme toute seule dans le château ?

— Oui, je suis allé à la chasse et je me suis égaré.

— Eh bien ! je suis à votre recherche, et bien d'autres comme moi qui veulent aussi gagner la récompense promise.

— Alors conduisez-moi à la cour.

Le roi croit voir son gendre et se jette dans ses bras.

— Ah ! mon fils ! dit-il, comment avez-vous pu quitter ainsi votre femme ?

— Je l'ai laissée pour aller à l'affût et je me suis perdu.

— Dépêchez-vous de la rejoindre au château.

La princesse le prend pour son mari et se précipite à son cou. Il ne lui dit rien, mais cherche à savoir où est passé son frère.

Le soir arrive, ils se promènent tous deux sur le balcon.

— Quel est ce château illuminé qui brille dans la forêt ? demande-t-il.

— Je te l'ai dit l'autre jour, répond la princesse. C'est un château habité par les fées. Ceux qui y vont n'en reviennent jamais. Justement j'avais peur que tu y sois allé.

— C'est là qu'est mon frère, se dit le jeune homme.

Il se couche. Mais dans la nuit il se lève sans bruit, prend sa lame de Damas et part avec son cheval et son chien. Il va au château et trouve la vieille portière à l'entrée.

— Bonsoir, Madame.

— Bonsoir, Monsieur.

— Est-il possible d'entrer dans ce château ?

— Oui, mais attachez d'abord votre chien avec un de mes cheveux.

Une fois le chien attaché, le jeune [homme] s'engage sur le pont qui bascule et il tombe dans le gouffre à son tour.

Le lendemain matin, quand le meunier et sa femme vont au jardin, ils voient une autre rose par terre.

— Notre deuxième enfant est mort, disent-ils.

— Je veux aller chercher mon frère, dit leur fils, et je le ramènerai mort ou en vie.

— Nous n'aurons plus d'enfant, disent les parents.

Et ils veulent l'empêcher de partir. Mais le garçon persiste. Il prend sa lame de Damas, de l'or, de l'argent et part avec son cheval et son chien. Il se dirige vers Batafia. Quand il arrive vers la ville, il rencontre une vieille femme.

— Bonsoir, prince.

— Bonsoir, Madame.

— Voilà deux fois qu'on vous cherche, et il y aura une bonne récompense pour qui vous ramènera. Si vous voulez, je la gagnerai.

Il voit qu'on le prend pour son frère aîné et il se laisse conduire à la cour. Quand il arrive, le roi se jette dans ses bras :

— Ah ! mon fils, êtes-vous mécontent de votre femme que vous l'avez quittée pour la deuxième fois ?

— J'ai voulu aller à l'affût et je me suis égaré.

— Vous ne connaissez pas assez la forêt. Une autre fois, faites-vous accompagner par des chasseurs et des piqueurs.

— Mais où et ma femme ?

— Elle est là-bas au château où elle vous attend, bien inquiète. Dépêchez-vous de la rejoindre.

On conduit le fils du meunier au château et sa femme se jette dans ses bras tout en pleurs.

— Mon mari, tu n'es donc pas content de moi que tu m'as quittée pour la deuxième fois.

— J'aime beaucoup l'affût, j'y suis retourné et je me suis égaré.

Le soir, ils se promènent sur le balcon.

— Quel est ce château illuminé qui brille dans la forêt ?

— Ô ! mon mari ! C'est la troisième fois que tu me le demandes. C'est un château habité par les fées. Ceux qui y vont n'en reviennent jamais. J'avais si peur que tu y sois allé !

— C'est là que sont mes frères, pense le jeune homme.

Dans la nuit, il se lève sans bruit, prend sa lame de Damas et part avec son cheval et son chien.

Avant d'arriver au château, il rencontre une vieille femme. C'était une fée qui était fâchée avec les fées du château.

— Bonsoir, Madame,

— Bonsoir, Monsieur, où allez-vous ?

— Je n'en sais rien. Je cherche mes deux frères disparus.

— Vos deux frères sont morts, les fleurs du rosier vous l'ont appris. Ils sont dans ce château habité par des fées. La porte est gardée par une vieille portière. Demandez à entrer. Elle voudra vous faire attacher votre chien avec un de ses cheveux. Ne faites pas comme vos frères, ne l'écoutez pas. Prenez votre sabre et forcez-la à passer devant vous sur le pont, mais ne passez pas le premier comme vos frères l'ont fait : c'est un pont à bascule, et vous seriez anéanti comme eux. Faites vous ensuite conduire vers les victimes. Voici une fiole d'onguent avec une plume : vous tremperez la plume dans l'onguent et vous la passerez sur les lèvres de vos frères et de tous ceux qui sont là, hommes et femmes, chevaux et chiens.

Le jeune homme arrive au château et voit la vieille fée portière.

— Bonsoir, Madame.

— Bonsoir, Monsieur.

— Peut-on visiter le château ?

— Oui, mais attachez d'abord votre chien avec un de mes cheveux.

— Non, mauvaise femme, je ne veux pas me laisser faire, moi ! Tu as trouvé ton maître. Et passe devant et conduis-moi vers mes frères.

Et il la frappe avec son sabre. Elle est forcée de passer la première et elle le mène dans le souterrain où étaient toutes les victimes des fées : ses frères, des princes, des généraux, des princesses, des chevaux et des chiens. Le jeune homme trempe sa plume dans le pot d'onguent et la passe sur les lèvres de tous, et tous reviennent à la vie. Puis il se rend dans la chambre des fées et les force à signer un papier dans lequel elles s'engagent à ne plus habiter le château. Puis tout le monde s'en va.

Les trois frères arrivent au château de la princesse, où ils entrent l'un après l'autre.

La princesse voit d'abord le plus jeune marqué d'un soleil :

— Voilà mon mari ! dit-elle.

Elle veut l'embrasser. Mais l'autre répond :

— Princesse, je ne suis pas votre mari.

Elle voit le cadet marqué d'un soleil :

— Alors, c'est toi mon mari.

— Non, princesse, je ne suis pas votre mari.

Enfin elle voit l'aîné marqué d'un soleil et l'embrasse.

— Cette fois c'est mon mari.

— Oui, c'est moi ton mari. Et voici mes deux frères qui sont venus ici depuis mon départ, et c'est celui-ci qui nous a délivrés, mon frère cadet et moi, de l'enchantement du château des fées.

Et il lui explique ce qui s'est passé. Alors tous se réjouissent beaucoup.

Le lendemain matin, le meunier et la meunière vont dans le jardin et ils voient les trois roses briller sur le rosier. On leur écrit de venir à Batafia où tout le monde se réunit à la cour. On raconte tout au roi qui est bien étonné et ne reconnaît pas son gendre au milieu des trois frères. On fait de grandes fêtes dans la ville, et on trouve de tout sur les tables, jusqu'à des cochons rôtis avec de la moutarde sous la queue.

(Ms. Milien-Delarue. Conté en 1887 par Berthon Bonaventure, né à Arthel (Nièvre) en 1820.

Cette version, typiquement française appartient au Conte type N° 303 de la classification Aarne Thompson, Les frères jumeaux (*The Twins or Blood Brothers*) ; en France — le conte est appelé le plus souvent La Bête à sept têtes (comme le Conte type 300) ou le Roi des Poissons. Grimm en a donné une belle version (N° 60 *Die zwei Brüder*) et le Pr. Kurt Ranke lui a consacré une excellente étude monographique : *Die zwei Brüder, eine Studie zur vergleichenden Märchenforschung*, Folklore Fellows Communications, N° 114, Helsinki, 1928).